



LES CHEFS BOERS DISTRIBUTANT DES MUNITIONS AUX SOLDATS

SOUVENIRS HISTORIQUES

DÉCOUVERTE DU MEXIQUE : 8 AVRIL 1518

Si c'est Fernand Cortez qui en fit la conquête l'année suivante, ce n'est pas lui qui le découvrit, c'est Jean de Grivalja, parti de la Havane avec 5 navires et 240 compagnons. Déjà, au cours de l'année précédente, un riche colon de Cuba, nommé Francisco de Cordova, était parti à la découverte vers l'Ouest avec 3 navires et 100 compagnons ; il avait rencontré la pointe du Yucatan qui est à une soixantaine de lieues droit à l'Ouest de l'extrémité de Cuba, et c'est lui qui avait donné au promontoire qui termine cette pointe le nom de Cotoche, qu'il garde encore, d'un mot que les naturels répétaient fréquemment. Cordova avait longé la côte N. Yucatan et était descendu dans la baie de Campêche jusqu'à l'endroit appelé aujourd'hui Champoton (côte occidentale du Yucatan), où la perte de 57 de ses compagnons dans un combat avec les gens du pays l'avait mis dans l'impossibilité de pousser plus loin.

Grivalja, parti en 1518, reconnut les mouillages visités par Cordova, mais dépassa Champoton en continuant à suivre la côte qui, après s'être arrondie vers

le sud, remonte vers le nord-ouest ; quand on découvrait l'embouchure d'un fleuve, un des partisans descendait en prendre possession et lui donnait son nom. Il n'en fallut même pas tant ; un jour, un soldat nommé San-Martin aperçut devant lui en regardant le ciel des lignes blanches dans les hauteurs, c'étaient les crêtes neigeuses que l'équipage baptisa sur le champ Sierra de San-Martin : elle se trouve près de la côte à une soixantaine de lieues S.-E. de Vera-Cruz et est encore désignée sous ce nom.

Quelques jours après, en continuant à remonter la côte au N.-O., les Espagnols aperçurent des Indiens qui faisaient signe d'aborder ; ils atterrirent et se trouvèrent en présence de gens parlant une langue toute différente de celle du Yucatan : c'étaient les premiers Aztèques, dont l'empereur Montézuma dominait les diverses autres races du pays, et sa capitale était à Mexico. Grivalja poussa jusqu'à Saint-Jean d'Ulloa et revint à la Havane sans avoir fondé sur la côte mexicaine aucun établissement, mais rapportant assez d'or pour en donner la fièvre à tous les habitants.

C'est de là que Fernand Cortez partit le 10 février 1519 avec onze bâtiments pour aborder le jour du Vendredi Saint en face de Saint-Jean d'Ulloa, et y

fonder un établissement qu'il baptisa lui-même d'un nom de Vera-Cruz en souvenir du jour où il y avait mis le pied ; brûlant ensuite ses vaisseaux pour couper toute retraite à lui et à ses compagnons, il se mit en route pour conquérir un royaume avec ses 508 hommes, ses 10 canons et ses 16 chevaux, et il y réussit, car parti vers le milieu du mois d'août, après une marche de trois mois semée de maints combats, il entra à Mexico.

L'empire de Montézuma n'était nullement alors dépourvu de civilisation, il y avait au contraire les plus frappantes analogies avec celle de l'ancienne Egypte, le caractère de grandeur, l'esprit hiératique et administratif, la culture scientifique, les procédés artistiques, les formes architecturales, et jusqu'aux hiéroglyphes de l'empire Thébain. La cour des souverains rappelait la magnificence de celle des Pharaons, ils vivaient entourés de scribes, d'astronomes, d'architectes et d'orfèvres, et les peuples conquis étaient employés à leur bâtir des pyramides, des temples et des palais.

Dans la religion des Aztèques se retrouvait plus ou moins défigurée, mais parfaitement reconnaissable, l'histoire biblique qui est le fondement même du christianisme, la chute de l'homme et l'attente d'un rédempteur : la première femme, appelée la mère de notre chair, était représentée dans leurs peintures en présence soit d'un grand serpent, soit du premier homme, mais jamais de tous deux à la fois ; c'est le récit biblique du serpent séduisant la femme et de la femme séduisant ensuite l'homme. Des sacrifices étaient offerts (comme partout d'ailleurs) en expiation d'une faute inconnue, et par là même nécessairement originelle ; une prophétie annonçait que le dieu Centeold finirait par triompher de la férocité des autres dieux et mettrait fin aux sacrifices humains par un autre sacrifice, car des peintures représentaient un animal inconnu percé de dards, symbole de l'innocence souffrante, et rappelant dit de Humboldt, l'agneau des Hébreux et l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire destiné à calmer un jour la colère de la divinité ; analogie tellement frappante en effet, que comme elle ne pouvait être venue d'une communication avec les Hébreux, il faut nécessairement la rapporter à une révélation primitive faite aux premiers âges du monde, emportée

par les peuples dans leur dispersion, et conservée plus ou moins intacte dans leurs traditions.

LA POULE

Cott, cott, cott, codé ! dit la poule,
Les poussins me suivent en foule.
Cott, cott, je leur donne à manger ;
Je les défends dans le danger ;
Qu'un rat, qu'un serpent dans la haie
Menace... Rien ne les effraie.
L'autre jour, j'ai fait fuir un chien :
Une mère n'a peur de rien.
Cott, codé ! Sans jamais me taire,
Des ongles, je gratte la terre.
Tous picorent autour de moi,
Un ver, un grain, n'importe quoi.
Cott, codé ! Ce qu'ils n'osent prendre,
Mon bec le prend pour le leur rendre.
S'ils sont fatigués, je m'assieds :
Voyez sous moi leurs petits pieds.
Cott, codé, tuez en ribambelle
Dorment bien au chaud, sous mon aile.
Petit coc, par la poule ni ré,
Deviendra grand. Cott, cott, codé !

JEAN AICARD.